

Commençons d'abord par étudier la situation dans laquelle nous nous trouvons. Examinons quels sont les différents produits que la consommation recherche en plus grande quantité et calculons si nous pouvons avec quelque chance de succès nous livrer à la production de ces denrées recherchées par les consommateurs.

Ces études et ces calculs étant faits, occupons-nous tout d'abord des moyens de nous procurer les animaux les plus recommandables dans le genre de production que nous voulons adopter; car c'est de ce choix que dépendront en plus forte partie les succès futurs de la spéculation. Tous les autres moyens d'action ne sont que secondaires par rapport au choix de la race.

En effet, supposons que dans la situation où il se trouve, le cultivateur obtient la preuve que la production du fromage serait plus avantageuse que tout autre. Il est incontestable que le cultivateur devra, avant tout, se procurer une race de vaches supérieures pour ses facultés laitières. Mais il peut arriver, et il arrive ordinairement, que le producteur n'a que des moyens pécuniaires fort restreints. Alors ce producteur est forcé de se contenter des animaux qu'il possède déjà, malgré leur infériorité relative dans la production qu'on leur demande.

Cette circonstance se rencontre fréquemment dans la pratique usuelle. Faute de moyens, le cultivateur nourrit et entretient les animaux les plus defectueux, les plus impropres à la spéculation qu'il a entreprise. Quand il se livre à la fabrication du beurre il se contente quelquefois de vaches dont le lait est peu riche en crème, d'autres fois les vaches, qui doivent lui fournir le lait nécessaire à la fabrication du fromage, sont de très-pauvres laitières; dans d'autres cas, s'il veut engraisser sur une large échelle, il ne peut exercer son industrie que sur des bêtes d'une conformation vicieuse et n'engraissant qu'avec une excessive lenteur.

Il n'est pas besoin de beaucoup de réflexion pour reconnaître que ces faits, malheureusement très-fréquents, influent défavorablement sur la production générale d'un pays. Une race impropre à la production qu'on lui demande consume un volume d'aliments double et même triple de celui qu'exigerait une bonne race pour une production égale. Dans ce cas, le profit net, au lieu d'être de 10 à 15 par cent, atteint à peine 2 à 3 par cent, et moins encore lorsqu'une baisse subite de la viande ou une hausse des fourrages sont venus chager le cours des marchés.

L'amélioration du bétail serait le grand, et nous pourrions dire l'unique moyen de faire cesser cet état de chose et de rendre lucratives des opérations agricoles qui aujourd'hui paient à peine les frais de production.

Certains agriculteurs riches et désireux de se procurer, d'un seul coup, toutes les bêtes supérieures dans le genre de spéculation qu'ils avaient adoptée, ont demandé au capital ce que les premiers veulent obtenir du temps et du travail; c'est-à-dire qu'au lieu de transformer, d'améliorer la race du pays, ils l'ont tout simplement mise de côté et l'ont remplacée par une race importée toute formée et bien connue pour l'abondance de sa production.

Mais l'importation des races étrangères et leur substitution aux races indigènes exigent d'abord la possession d'un capital disponible fort élevé, ce qui met cette entreprise hors de la portée de la plupart des cultivateurs; réellement il n'y a que les riches capitalistes qui peuvent, avec quelque chance de succès, entreprendre l'importation des animaux sur une grande échelle, et, l'on sait que les riches capitalistes sont rares parmi les cultivateurs. Puis l'acclimatation,

l'appropriation d'une race étrangère est toujours une opération lente et difficile qui demande de la part de l'éleveur un grand tact, un jugement sain et une connaissance approfondie des exigences des animaux importés et du climat de la localité qu'ils occupent.

Surtout lorsqu'il s'agit d'introduire dans un pays froid une race formée et fixée dans une contrée plus chaude, l'opération rencontre des difficultés sérieuses. Les bestiaux importés souffrent beaucoup de la rigueur du climat, un certain nombre même y succombent, et les plus forts ne sont réellement acclimatés qu'au bout d'un bon nombre d'années; on peut dire même que l'acclimatation n'est complète que pour leurs descendants. En outre, la race importée, qui a fixé l'attention de l'éleveur, s'est formée dans un milieu tout particulier et sous des circonstances spéciales qu'il est impérieusement nécessaire de reproduire dans le pays d'adoption. En général, on peut établir en principe que les races les plus parfaites sont en même temps les plus exigeantes. Leurs qualités se sont élevées par l'influence d'une nourriture et d'un régime particuliers qui ne doivent jamais cesser. Si ce régime et cette nourriture cessaient, ou simplement subissaient quelque transformation notable, les bestiaux en ressentiraient aussitôt le contre-coup et verraient leurs qualités se transformer d'une manière proportionnelle.

Or, il est bien difficile de reproduire dans un pays étranger les circonstances particulières au milieu desquelles une race a été créée; aussi, est-il fort rare qu'une race importée conserve dans sa patrie d'adoption la plénitude des caractères et des aptitudes qu'elle possédait dans le pays qui l'a formée. Toujours quelques changements notables se produisent dans ses descendants.

En Canada, nous possédons de nombreux exemples des transformations spontanées qu'ont subies les races importées. Nous n'en citerons que deux: ils se sont produits sur les races Alderney et Durham.

La première est une race supérieure par la richesse exceptionnelle de son lait; mais elle laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la taille et de la conformation. Il y a à peine cinq à six ans plusieurs sujets de cette race furent importés en Canada; un riche éleveur des environs de Montréal en était le possesseur. Soumis à une alimentation plus abondante que celle qu'ils obtenaient dans leur pays originaire, ces animaux ou plutôt leurs descendants se transformèrent bientôt, prirent une taille plus élevée et des formes plus arrondies. Nous ne savons si leur aptitude laitière fut modifiée, mais leur apparence extérieure a subi une transformation sensible.

L'importation du Durham commença, en Canada, longtemps avant celle des Alderneys, et aujourd'hui on rencontre des animaux de race Durham dans toutes les parties du pays. Dans son pays d'origine, cette race est d'une grande beauté, caractérisée par des jambes courtes, une tête et des cornes petites, un corps volumineux, arrondi en forme de tonneau, une poitrine large et profonde, une épine dorsale droite, des côtes fortement arquées, une croupe très-large et des os fort petits; en un mot le Durham est le type de l'animal de boucherie. Mais formé, élevé et entretenu dans les comtés les plus fourragers de l'Angleterre, au sein d'une abondance toujours soutenue, le Durham est un animal très-exigent sous le rapport de l'alimentation. Pour lui conserver toutes ses précieuses qualités, il a fallu lui fournir l'abondance à laquelle il était habitué; malheureusement la production fourragère du Canada n'est d'ordinaire ni aussi abondante ni aussi variée que celle de l'Angleterre. Chez les riches éleveurs on réussit néanmoins à satisfaire toute